Ami du Clergé du 5 décembre 1946

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XII. *3e Dimanche de l'Avent :* Qui est Jean-Baptiste ? 49 ; — XIII. *4e Dimanche de l'Avent :* Le témoignage de Jean-Baptiste, 51.

Pour la fête de Noël. — I. Noël, notre espérance, 52.

Causeries sur la messe. — IV. La messe est un drame, 54 ; — V. Comment participer à la messe, 55.

Plans pour une retraite à des jeunes filles. — VIII. Le Progrès, 56.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

3e Dimanche de l'Avent

XII

QUI EST JEAN-BAPTISTE ?

Mes frères,

Jean avait envoyé deux de ses disciples à Jésus pour lui demander : « Es-tu le Messie, ou faut-il en attendre un autre ? » Et Jésus leur répondit qu'ils n'avaient qu'à interroger la foule qui le suivait et à constater les miracles qu'il opérait pour avoir la certitude de sa mission divine. C'est ce que nous rapportait l'évangile du 2e dim. de l'Avent.

Cette fois, ce n'est plus à Jésus mais à Jean qu'une députation est envoyée.

Dans quelles circonstances s'opère cette rencontre ? Quelles questions sont posées et quelles réponses sont faites pendant cette entrevue ?

Tels sont les deux points que nous allons examiner.

I. — *Circonstances dans lesquelles s'effectue la rencontre*

Jean baptise dans le Jourdain, près de Béthanie, non Béthanie aux environs de Jérusalem, mais là où les Israélites avaient passé le fleuve pour entrer dans la Terre promise.

En ces temps-là, les Juifs savaient par les prophéties que le temps du Messie est proche.

D'autre part, la Judée est pleine du bruit de la renommée de Jean. On ne parle que de sa naissance merveilleuse, de sa vie extraordinaire, de ses vertus plus divines qu'humaines... Les échos de sa prédication vigoureuse et austère se répandent partout. De toutes les régions on accourt à son baptême ; le peuple le prend pour un être supérieur, pour le Messie attendu depuis si longtemps et si ardemment désiré; la synagogue se trouble, s'agite, conspire. Le grand Sanhédrin de Jérusalem, à qui revient l'examen de toutes les questions religieuses, s'émeut de la réputation croissante de Jean, mais, par crainte de l'opinion et du peuple, n'ose lui interdire de prêcher et de baptiser. Il lui envoie une délégation de prêtres et de lévites, gardiens et interprètes officiels de la loi et de la religion, pour l'interroger personnellement et publiquement au sujet de sa mission et du ministère qu'il s'attribue.

Il faut savoir que le Sanhédrin était composé en grande partie de pharisiens qui détestaient Jean, soit par jalousie, soit parce que, dès les premiers jours de sa prédication, il avait vigoureusement flagellé leurs vices.

Aussi le vrai motif de la députation était moins le zèle religieux que la haine contre le saint précurseur, et le désir secret de le trouver en défaut et de le discréditer devant le peuple.

Mais Dieu, dont les voies sont infiniment sages, voulut que cette députation fût l'occasion d'un témoignage solennel, et pour ainsi dire officiel, de l'accomplissement des oracles prophétiques sur la venue du Messie et qu'elle servît, de cette sorte, à la confusion des Juifs, à la glorification de Notre-Seigneur et de Jean-Baptiste.

II. — *Interrogatoire et réponses*

Nous pouvons distinguer deux phases dans cet interrogatoire, la première où la réponse est plutôt négative, la seconde, où elle est affirmative.

a) Phase négative. — « Qui es-tu ? » Ainsi les mandataires du Sanhédrin interpellent Jean. Ils veulent connaître son état-civil, comme nous dirions aujourd'hui, et ils le somment de décliner son identité. Tout d'abord Jean va leur dire ce qu'il n'est pas, en refusant toute espèce d'honneur et de gloire.

1. *Il refuse en premier lieu l'honneur qui ne lui est pas dû.* « Les pharisiens, poussés par la malice, dit S. Jean Chrysostome, voulaient insidieusement l'amener à se proclamer le Messie. Jean déjoue la manœuvre et repousse cet honneur avec la plus grande énergie, la plus grande netteté et la plus grande promptitude. Jean, loyal serviteur, refuse d'usurper l'honneur qui revient uniquement à son Maître. Il déclare la vérité, dit le texte évangélique, en insistant trois fois, et ne la nie point, et il déclare : « Je ne suis pas le Christ. » « Et cela, dit S. Augustin, il fut bien différent d'Adam, lequel perdit ce qu'il était, en voulant usurper ce qu'il n'était pas. »

2. *Il refuse aussi l'honneur auquel il aurait pu prétendre.* « Mais alors, insistent les délégués, si tu n'es pas le Christ, qui es-tu ? n'es-tu pas Elie ? » Suivant la croyance des Juifs, Elie devait revenir sur terre à l'époque de la venue du Messie. Jean était d'autant plus fondé à jouer ce rôle que l'Ange avait annoncé à Zacharie, son père, qu'il marcherait devant le Seigneur, dans l'esprit et la vertu d'Elie. Jean avait, d'ailleurs, plus d'un trait de ressemblance avec Elie, soit par l'austérité de sa vie, soit par son zèle pour la vérité, soit par la fermeté et la sévérité de ses reproches aux pécheurs et aux princes eux-mêmes. Et Notre-Seigneur dira un jour : « Jean est Elie », non en personne, mais en avait l'esprit, les vertus, les fonctions. L'âme de Jean ne veut pas d'une imposture. « Non, dit-il, je ne suis pas Elie. »

Ils poussent l'investigation. « Si tu n'es pas Elie, n'es-tu pas prophète ? » Avec la même simplicité et plus brièvement encore, Jean répond : « Non ». — « Non, toujours non, et toujours non, s'écrie Bossuet, ce n'est que non partout et Jean n'est rien à ses propres yeux, et, quoiqu'il soit si excellent, il n'est rien. » Et pourtant le Sauveur dira de lui qu'il est prophète et plus que prophète et qu'il est le plus grand de ceux qui sont nés de la femme. »

Quelle leçon d'humilité pour nous, qui avons hâte de faire savoir à tous les échos ce que nous sommes, ou, plus exactement, ce que nous croyons être. Combien s'arrogent ou, du moins, sont flattés qu'on leur attribue des titres ou des qualités qu'ils n'ont pas. Combien d'humilités artificieuses, orgueilleuses, qui ne

25,474 56

EX LIBRIS PROVINCIAE
PRO STUDIO THEOL.
S. S. CORDIS JESU

s'abaissent que pour être honorées davantage et élevées. A ces heures tentatrices, quel est leur unique souci ? Est-ce la vérité ? Non. C'est la vanité de réputations surfaites, sonores et souvent vides.

b) Phase affirmative. — N'ayant rien obtenu de positif par ces questions particulières, puisque Jean s'était borné à dire ce qu'il n'était pas ,les Sanhédrites reprennent avec insistance leur première question. « Qui es-tu », et le pressent de donner une réponse formelle, car, disent-ils, il leur faut rendre compte de leur mission au grand Conseil qui les a députés et lui présenter le procès-verbal de leur enquête. « Que dis-tu de toi-même ?... »

Interpellé pour ainsi dire au nom de l'autorité religieuse légitime, Jean ne peut refuser son identité et donne une réponse d'une brièveté et d'une modestie parfaites, mais tout-à-fait positive et absolument claire pour des hommes qui se piquaient de connaître les Ecritures.

Pour bien dire ce qu'il est, pour bien définir sa mission, Jean s'approprie un passage bien connu du prophète Isaïe : « Je suis la voix qui crie dans le désert : Redressez la voie du Seigneur. » Il est une voix, un cri, un souffle qui se perd dans l'espace et s'évanouit avec les dernières ondulations de l'air. « Il s'exténue jusque-là », dit Bossuet. Il n'est que le crieur public, le héraut, l'appariteur chargé d'annoncer la venue du Christ, de préparer ses voies et de disposer les cœurs par la pénitence à le bien recevoir. Quelle humilité ! Jean ne fait pas ressortir la sublimité de sa mission et de ses fonctions. Les nouvelles qu'il apporte sont graves ; les ordres qu'il doit publier sont dignes de tout respect, mais lui n'est rien ; toute sa grandeur est dans la vérité qu'il annonce : la venue du Rédempteur. Que nous sommes loin de nos vantardises !

Si ces pharisiens étaient venus avec des intentions droites, la réponse de Jean devait être pour eux toute une révélation et pour tout le peuple un vrai sujet de joie ; et ils n'avaient qu'à s'empresser d'annoncer cette bonne nouvelle au Sanhédrin. Mais cette réponse est loin de les calmer. Peu soucieux de la vérité, aveuglés par la passion orgueilleuse, n'écoutant que leur jalousie vis-à-vis du Précurseur, ils affectent de ne pas comprendre la parole de Jean. Leur interrogatoire devient plus serré, la souricière est bien tendue : « Si tu n'es pas le Christ, ni Elie, ni un prophète, pourquoi baptises-tu ? De quel droit ? Qui t'a autorisé à instituer un rite nouveau ? Tu es un imposteur. Tu usurpes cette fonction, tu commets un abus de pouvoir ! » Jean, blâmé et humilié, ne se justifie pas. Combien ne peuvent souffrir le moindre blâme, la moindre observation, la moindre remarque. Et pourtant la pierre de touche de l'humilité est l'humiliation. L'orgueilleux ne veut que des louanges, que des estrades pour plastronner...

Sans se déconcerter, Jean ne s'irrite pas de la mauvaise foi des délégués ni de leurs injustes reproches. Il répond d'une façon calme, brève, donnant à la fois l'explication et la légitimation de son baptême, et l'annonce explicite du Messie et de ses grandeurs.

On sent que le Précurseur est heureux de cette circonstance pour s'abaisser lui-même et rendre un plus éclatant témoignage au Sauveur. Il ne craint pas ; il n'est pas le roseau qui se courbe sous le souffle du moindre vent. Il leur montre le Maître souverain ,le vrai Christ dont lui, Jean, n'est que le très humble et très indigne serviteur. Il est le baptiste : « Moi, dit-il, je baptise dans l'eau » ; simple cérémonial qui ne purifie pas les âmes. Il n'est que le signe de la pénitence destinée à les purifier, à les préparer à un autre baptême plus excellent qui les sanctifiera et leur communiquera la grâce du St-Esprit. Il n'est qu'un rite extérieur, un symbole, une préparation. Lui n'est que l'avant-coureur, la trompette, la voix annonçant le Christ, le serviteur annonçant son arrivée prochaine du Maître.

« Or celui que j'annonce, dit-il, il n'est pas nécessaire de l'attendre encore, ni d'aller le chercher bien loin. Il est déjà présent au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas, vous, qui pourtant vous vantez de savoir les Ecritures ». — Ils ne le connaissent pas parce que sa vie ne répond pas à leurs visées ambitieuses ; ils ne font aucun cas de lui ; bientôt ils le persécuteront et le crucifieront.

Il est au milieu de nous et combien ne le connaissent pas, ne veulent pas le connaître.

Il est au milieu de nous, présent dans son Eglise, dans la personne de son vicaire, le Pape, dans la personne des évêques et des prêtres, qui tiennent sa place pour instruire et sauver les âmes, mais, on répudie les houlettes pastorales, gardiennes nées de la famille et de la morale.

Il est présent dans son Evangile qui montre le récit de ses actions, de sa vie, de sa doctrine, de son esprit. C'est le Verbe de Dieu.

Mais on ne lit plus, on ne connaît plus, on ne possède plus l'Evangile, on refuse d'y croire, alors qu'on achète et dévore quantité de livres frivoles et impies.

Il est présent, réellement et substantiellement dans la divine Eucharistie, qu'il a instituée pour rester avec nous, nous nourrir et se sacrifier chaque jour pour nous. Mais les uns n'y croient pas, les autres l'outragent par leurs irrévérences et leurs sacrilèges. Vous ne le connaissez pas, parce que l'orgueil refuse de s'abaisser, de croire, d'obéir et de servir, parce que la volupté empêche de voir Dieu, parce que la poursuite effrénée de la matière rend le cœur dur, insensible, incapable de penser aux biens célestes, de goûter les choses de Dieu.

« Moi, dit Jean, je le connais ; il doit venir après moi, il a été fait avant moi et je ne suis pas même digne de délier les cordons de ses chaussures. » S'il ne vient qu'après moi, ce n'est pas pour cause d'infériorité ; c'est, au contraire, parce qu'il est le Maître et qu'il députe son serviteur pour avertir de son arrivée prochaine. Mais il était avant moi. Je ne suis que l'humble lampe destinée à vous montrer Celui qui se cache encore au milieu de vous et qui est le soleil de justice, la vraie lumière éclairant le monde. Je ne suis pas même digne de dénouer la courroie de sa chaussure, ce qu'un esclave pourtant fait bien à son maître.

* *

Ainsi, chez Jean, le zèle ardent pour Jésus va de pair avec son humilité. C'est que Dieu donne sa grâce aux humbles. Celui qui n'attend que de lui-même, de son activité personnelle, de ses talents, le succès de son apostolat, oublie son rôle secondaire et subordonné. C'est chez lui le désordre moral, la stérilité spirituelle, le dessèchement du sarment d'où s'est retirée la sève du cep. En ces temps d'inquiétude, où l'apostolat est devenu une nécessité de vie, prenons comme programme de vie et d'action : A nous le labeur, — aux autres le profit, — à Dieu seul honneur et gloire ! Ainsi soit-il.

4e Dimanche de l'Avent

XIII

TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE

Mes frères,

Voyons, d'après l'Evangile, les circonstances dans lesquelles s'est produite l'intervention de S. Jean-Baptiste, et en quoi elle consiste.

En cours de route, nous ne manquerons pas de saisir les leçons qui se dégagent pour la préparation de nos âmes à la venue de N.-S. Jésus-Christ.

I. — *a) Circonstances de l'intervention de Jean*

Il est intéressant de savoir l'époque et le lieu de l'intervention de Jean, et les témoins devant lesquels elle s'est produite.

a. Quand ? — C'est pendant la 15e année du règne de Tibère, successeur immédiat d'Auguste. Les temps prédits par les prophètes pour la venue du Messie sont arrivés. Le sceptre, c.-à-d. l'autorité souveraine, est sorti de Juda ; le gouvernement du pays est passé tout entier aux mains des étrangers ; la Judée n'est plus, en fait, qu'une province romaine administrée par Ponce-Pilate, au nom de Tibère ; les tétrarques ou petits rois de la 4e partie d'un pays, ici nommés, ne sont guère rois que de nom ; leur autorité est très bornée et ils dépendent absolument du bon plaisir de l'empereur de Rome.

Anne et Caïphe ont obtenu, à force d'argent, d'exercer tour à tour la charge de grand-prêtre, contrairement à la loi d'après laquelle le souverain pontificat devait être à vie, par ordre de succession légitime, dans la famille d'Aaron, cette charge était mise à l'encan par les gouverneurs romains et se vendait à l'intrigue et à l'ambition.

C'est alors que Jean reçut de Dieu l'ordre d'annoncer l'avènement du Messie et de lui préparer les voies. « Il ne vient pas de lui-même, dit S. Jean Chrysostome, mais par l'impulsion de Dieu. » Personne ne peut prophétiser, prêcher, exercer le sacerdoce sans avoir reçu de Dieu un appel positif ou une mission spéciale.

b. Où ? — Jean est alors au désert, où il s'était retiré pour se préparer à sa mission par une vie de retraite, de prière, de pénitence, de commerce intime avec Dieu ; la solitude est son asile ; il y a son repos ; il y trouve les sources de sa force.

C'est ainsi que les élus du Seigneur se préparent aux sublimes fonctions du ministère sacerdotal et apostolique par des années de recueillement, d'étude, de formation. Tel a été le but de l'Eglise dans l'institution providentielle des Séminaires.

Docile à la voix de Dieu, le Précurseur sort, plein de courage et de vertu, de sa retraite sacrée et entre résolument en scène. La région du Jourdain sera le théâtre de sa mission.

c. Témoins. — Les foules viennent à lui, sans doute parce qu'il est prophète et que, depuis longtemps, aucune voix de prophète ne s'est élevée en Israël, mais aussi parce qu'il y a, dans sa vie, la sainteté qui attire plus les âmes que l'éloquence, et convertit.

Avec la perspicacité des saints, Jean connaît tous les obstacles qui encombrent le chemin du Messie. Dans son auditoire, il y a des pharisiens dont l'influence est si néfaste. A l'origine, pieux observateurs de la Loi, ils se tenaient à l'écart des païens et des juifs infidèles. Mais ils avaient oublié l'important de la loi divine : *la sainteté intérieure, la guerre au péché.* Payer l'impôt religieux, se purifier en revenant de la place publique, se laver les mains avant les repas, purifier les coupes, ces minutieuses observances passaient pour eux avant les dix commandements de Dieu. Leur formalisme, leur étroitesse d'esprit seront tels qu'ils oseront, un jour, reprocher au Sauveur d'avoir travaillé, un jour de sabbat, en guérissant un malade. Indigné, Jésus les appellera : « hypocrites, sépulcres blanchis ». Jean les traite de « race de vipères ». Ils sont, d'ailleurs, déçus, attendant un Messie tout-puissant qui les délivrerait de l'étranger.

Et le peuple juif est fidèle dans son ensemble à la loi, au culte, aux œuvres de charité, mais subit l'influence pharisaïque. Chez lui, il n'y a pas de véritable esprit de piété, il y a un extérieur mécanique sans âme ; beaucoup associent à une vie apparemment religieuse une vie de péché.

II. — *En quoi consiste son intervention*

Jean va attaquer le mal par la racine. Les âmes ne reconnaîtront le Sauveur qu'autant qu'elles vivront déjà de sa vie toute sainte ou la désireront. Aussi il crie : « Faites pénitence. Le royaume des cieux est proche. »

Convertir, opérer courageusement le changement d'âme voilà ce que veut Jean. Dans ce but, il confère le baptême de pénitence pour la rémission des péchés et il exhorte.

a. Il baptise ; il accomplit et impose un rite ; on confesse ses péchés, on est baptisé, car, pour garantir le regret, il faut l'aveu ; pour garantir le pardon, il faut le rite. L'homme se relève du pardon et du rite infiniment plus calme et mieux disposé à l'action, que du simple regret et du pardon purement invisibles. Ce baptême n'est que figuratif et préparatoire, il doit disposer les hommes à recevoir le Messie ; ce n'est qu'un signe extérieur pour initier les hommes à la pénitence, les exciter à la contrition, à se convertir, à les préparer ainsi à la rémission de leurs péchés par la foi en J.-C. et par la réception de son baptême sacrement.

b. Il exhorte. A tous, grands et petits, pharisiens et publicains, il prêchera la nécessité de faire pénitence. Il est grand temps, car la cognée est déjà à la racine de l'arbre. Et, aspect social de sa prédication, c'est à chacun de se réformer dans sa condition et dans son emploi.

Il reprend la célèbre prophétie d'Isaïe, qui, littéralement, se rapportait à la délivrance du peuple juif de la captivité de Babylone, et à son retour de Jérusalem, mais dont les termes, prophétiquement et symboliquement, signifiaient la délivrance d'Israël et de tout le genre humain de l'esclavage du péché par la venue du Messie.

Dans ce sens, Jean était le héraut chargé d'annoncer l'arrivée du Christ, la voix destinée à crier pour secouer la torpeur des juifs, les exciter à la pénitence, à se préparer à entendre bientôt la voix du Sauveur lui-même, la Parole par excellence, et à profiter du grand bienfait de la Rédemption.

Quand on doit recevoir triomphalement un roi ou un vainqueur, on prépare les chemins par lesquels il doit arriver ; on les déblaie, on les redresse, on les rectifie, on comble les fondrières, on nivelle les accidents de terrain, on aplanit les endroits trop rudes

ou trop raboteux, on adoucit les contours, on rend la voie droite, unique et belle.

Toutes ces figures, toutes ces images allégoriques signifient le travail et les effets de la pénitence qui doit préparer les âmes à la venue du Messie : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. » Dans l'âme, que de vallées à combler, que de hauteurs à abaisser, que de tortuosités et d'aspérités à faire disparaître. En ses sentiers, que de choses qui ne sont pas droites : pensées, paroles, sentiments, actes qui ne sont pas selon la rectitude qui plaît à Dieu, selon la rectitude nécessaire à l'effusion de la grâce. Il faut des déblais et des remblais, des nivellements. Il faut un changement de vie, le passage du mal au bien, du vice à la vertu, la détestation du péché et la résolution sincère de garder son âme pure. En un mot, c'est la conversion, l'universel redressement.

Toute vallée sera comblée. — La vallée, c'est le vide de notre vie, l'inutilité de tant de journées ou de parties de journées frivoles vouées à la dissipation, à des futilités, au culte de la bagatelle, sans aucune valeur morale ou surnaturelle, à des riens. Il y a dans notre esprit quantité d'ignorances qu'il faut combler par l'étude laborieuse des vérités de la foi ; dans notre cœur des ingratitudes qu'il faut combler par un amour plus généreux ; dans notre volonté des faiblesses et des négligences, des lâchetés, des tiédeurs, des misères qu'il faut combler par l'obéissance aux commandements, et par la fidélité aux impulsions de la grâce. Il y a des abîmes creusés par la paresse spirituelle, le découragement, l'ouragan des passions.

Toute colline et montagne sera abaissée. — Les collines trop dénudées de la vanité, les montagnes superbes de l'orgueil et de ses succédanés, jalousies, aigreurs, rancunes, envies, haines, ambitions illégitimes, démesurées, malhonnêtes, que d'obstacles sur la route de la grâce ! Depuis Lucifer proclamant la révolte contre Dieu : « Je n'obéirai pas », depuis Eve et Adam grisés par l'ambition d'être comme des dieux, depuis Caïn tuant par basse jalousie son frère Abel, jusqu'aux hérétiques des premiers temps de l'Eglise, jusqu'à ceux qui, au cours des siècles chrétiens, préfèrent apostasier plutôt que de plier les élucubrations extravagantes de leur raison orgueilleuse devant les vérités de la foi, jusqu'aux superbes d'aujourd'hui qui ne veulent « ni Dieu ni maître », jusqu'aux enfants gâtés qui, victimes du fléchissement et de l'abdication de l'autorité paternelle, ne connaissent plus ou rejettent comme périmé ou n'étant plus à la page ce beau mélange de respect, de déférence, d'affection auquel on a donne le beau nom de piété filiale !

Il faut le pic et la pelle de la pénitence pour réduire ces montagnes au niveau de l'humilité, pour que Dieu puisse venir dans l'âme, car il donne sa grâce aux humbles, non pas à ceux qui s'évertuent à ouater de fausse humilité leur torpeur, leur indifférence, leur individualisme, leur paresse, mais aux vrais humbles qui le supplient de leur accorder le secours de sa grâce, et d'arrache-pied travaillent à vaincre leur orgueil et à extirper de leur âme l'égoïsme, ce sauvageon qui produit des fruits si amers.

Les chemins tortueux seront redressés. — Le père du mensonge a choisi les souples ondulations du serpent pour se montrer à nos premiers parents et les séduire. Il continue son œuvre mauvaise : que d'esprits tortueux, dont les dédales prêtent refuge aux duplicités, menteries, hypocrisies, dissimulations qui deviennent la trame ordinaire de trop de vies ! La simplicité et la franchise détruiront son œuvre et prépareront l'œuvre de Dieu. Que la conscience obscurcie et faussée soit rectifiée ; que la conscience boiteuse soit redressée dans la droiture, la simplicité, dans la justice, la vérité et la sincérité ; qu'elle apporte toujours au confessionnal la loyauté, la clarté.

Les chemins raboteux seront aplanis. — Les passions tyranniques, les exemples mauvais, les lectures stupides ont appesanti toutes les âmes, et rendu difficile le chemin de la vertu et de la sainteté. Que d'aspérités sur la route où doit passer le Dieu de douceur, de paix, de charité : inégalités d'humeur, susceptibilités, aversions, colères, impatiences, caractères grincheux, difficiles, mécontents, toujours prêts à rendre la vie insupportable aux autres ! Aplanir ces âmes violentes et dures, les ramener à la douceur, à la mansuétude, à la charité sous l'influence de la grâce céleste, quel beau et salutaire travail s'offre aux volontés généreuses !

Ainsi toutes les communications seront rétablies ; toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. Les chemins raboteux seront aplanis, les tertres déblayés. Ce sera dur pour la nature humaine, mais quiconque aura opéré en lui ces transformations sera capable de comprendre, de voir sa route, de marcher dans la voie que la pénitence aura tracée et qui conduit au salut.

* *

Les obstacles des chemins d'autrefois en Palestine encombrent toujours notre âme. Il y a toujours des hauteurs d'orgueil à abaisser, des vides à combler, des tortuosités et aspérités à faire disparaître.

En plein dans un siècle d'agitation et de fièvre, notre christianisme court le danger d'être trop extérieur et peut-être il pourrait se laisser teinter de quelque pharisaïsme inconscient, en dressant une cloison étanche entre nos convictions religieuses et notre vie quotidienne. Il ne doit pas nous suffire d'endosser le manteau religieux du dimanche pour le pendre au mur en semaine, mais aux convictions et aux pratiques doit correspondre la sainteté intérieure ; la foi profonde, intelligente, vivante, intrépide, alimentée par la lecture de l'Evangile et des feuilles convenables, et non pas lavée et décolorée par le courant de publications plus ou moins frivoles et de journaux hostiles ou neutres ; la charité qui nous fera aimer Dieu, et aimer les autres en Dieu et pour Dieu.

Ainsi nous serons, par notre vie imprégnée de christianisme, les vrais témoins de Jésus-Christ.

Préparons-nous par une bonne et loyale confession, qui redresse les âmes tortueuses, à la venue du Christ. En toute vérité nous goûterons la paix, cette paix que les anges chantent au-dessus de la crèche pour les âmes de bonne volonté. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE NOEL

I

NOEL, NOTRE ESPÉRANCE

Mes frères,

La fête de Noël est la fête chrétienne par excellence. C'est l'humble naissance d'un Dieu fait homme pour le salut des hommes. Fête pleine d'enseignement pour nous, puisqu'elle rappelle que les choses les plus grandes ne se font pas nécessairement dans l'éclat de la gloire. Fête pleine d'encou-

ragement et d'espérance, puisqu'elle montre l'Enfant-Dieu voué par sa naissance humaine à toutes sortes de contradictions mais trouvant, dans ces contradictions mêmes le chemin de son triomphe définitif sur le mal.

I

Dieu fait homme paraît sur la terre. Entendez, m. f. saint Jean nous l'annoncer avec solennité : « Le Verbe était Dieu, toutes choses ont été faites par Lui ; il était la lumière venant en ce monde pour éclairer tout homme... Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Où donc, au jour de Noël, trouvons-nous cette lumière éclairant le monde ?... Je ne vois, à Bethléem, qu'une pauvre étable, une crèche, un enfant vagissant sur la paille, entouré d'un homme qu'on croit son père, d'une jeune vierge, sa mère, et de quelques bergers qui l'adorent comme le Sauveur d'Israël attendu depuis des siècles. Quelle humilité ; et cependant, cet enfant c'est le Roi du ciel devenu l'un de nous pour nous apporter la lumière de la foi avec l'espérance du pardon. Les anges du ciel ont annoncé sa venue aux bergers d'alentour et ils ont chanté le cantique que rediront les siècles : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur terre, paix aux hommes que la volonté divine marque de sa bienveillance. » Bientôt l'étoile miraculeuse conduira au berceau du Divin Enfant les Mages venus d'Orient qui le reconnaîtront comme leur Roi, leur Dieu, leur Sauveur... Puis, pendant 30 ans, tout rentrera dans le silence. La lumière qui doit éclairer le monde se cachera dans l'ombre de l'atelier de Nazareth.

Mais pendant trois ans, la voix de l'envoyé divin se fera entendre ; sa puissance se manifestera par des miracles sur les maladies, sur les éléments de la nature, sur la mort elle-même. Les foules suivront Jésus, avides de l'entendre et de recevoir sa doctrine ; on l'acclamera, on voudra le faire roi ; il entrera en triomphateur à Jérusalem. Hosannah au Fils de David !... Mais dans l'ombre se sont concertés les contradicteurs, les envieux, les jaloux, les orgueilleux. Finalement ceux-ci l'emporteront et le Sauveur du Monde, le Christ béni de Dieu paraîtra en vaincu, se laissant aller à la tristesse d'une agonie inexprimable et à l'abandon incompréhensible du Calvaire. Est ce donc là le triomphe promis à l'Enfant-Dieu de Bethléem ? Rassurez-vous, m. f., le triomphe est tout proche. L'ange de Noël appelle l'ange de Pâques et voici qu'au matin du troisième jour de sa mort, le Christ toujours vivant, glorieux et immortel, fait éclater, aux yeux des premiers croyants, le triomphe de son Evangile.

II

Cette résurrection du Christ est le Noël de l'Eglise catholique qui continue sur terre l'œuvre et la personne même du Verbe incarné. Comme Jésus, elle a eu ici-bas des débuts bien modestes. Douze pauvres pêcheurs de Galilée transformés en apôtres et envoyés par le Maître à la conquête du monde. Les premières manifestations de cette Eglise sont marquées d'interventions prodigieuses de l'Esprit-Saint sur la personne des apôtres et des premiers chrétiens. Mais bientôt les développements promis par le Christ à son Eglise seront entravés de mille difficultés : obstacles des persécutions, contradictions des hérésies et des schismes et quand l'heure de la victoire de l'Evangile aura paru sonner dans le monde, envahissement par la corruption même du monde mal converti jusque sur les marches du sanctuaire. Que de pages sombres dans l'histoire de l'Eglise ! A maintes reprises on dirait que, pour son propre compte, l'Eglise a voulu connaître les affres de l'agonie ou la désolation du Calvaire. Mais alors que ses ennemis pensaient chanter victoire, cette Eglise, soutenue par l'Esprit-Saint, a su toujours se reprendre et demeurer fidèle à sa mission sainte. Tout comme Jésus qui n'a pris les infirmités humaines que pour mieux manifester en notre nature la force invincible de la divinité, ainsi l'Eglise catholique, par la force divine qui l'anime, a pu vaincre les obstacles des persécutions, écarter les contradictions de l'hérésie et vomir de son sein le poison de la corruption mondaine.

Ah ! sans doute, la prophétie du Christ sera toujours vraie : dans le champ qui symbolise l'Eglise l'ivraie restera, jusqu'à la fin du monde mêlée au bon grain ; dans le filet, les poissons bons et mauvais se rencontreront. Ne demandons pas à l'Eglise ce qu'elle ne peut nous donner : sur terre, elle représente le Christ dans sa vie terrestre et les faiblesses humaines ne lui sont, pas plus qu'au Christ, étrangères. L'analogie n'est que lointaine sans doute, puisque le Christ fut sans péché et qu'il y a, dans l'Eglise, des pécheurs. Mais la ressemblance est en ceci que, malgré les faiblesses et les fautes mêmes de quelques-uns, — de beaucoup si vous le voulez — de ses membres, l'Eglise dans son enseignement, dans sa morale, dans les exemples héroïques de ses saints, manifeste en elle la présence invisible, mais toujours victorieuse, de Celui qui a dit à ses apôtres : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

III

Oserons-nous dire de la France en ce jour de Noël, ce que nous venons de dire de l'Eglise et même du Christ ? Avons-nous le droit d'espérer que les heures de souffrance — les heures d'une passion qui met notre patrie si près de la mort — seront suivies d'un relèvement salutaire ? Oui, m. f. ayons-en la ferme confiance et ne nous laissons jamais aller au pessimisme.

La naissance de la France chrétienne fut si belle et si pleine de promesse ! C'était précisément le jour de Noël, en 496. L'évêque de Reims, saint Remy, fit couler l'eau du baptême sur le front de Clovis, le jeune roi des Francs, hier encore barbare païen et devenu soudain, sur le champ de bataille de Tolbiac, l'élu de Dieu. Ce Noël fut le Noël de la France naissante et Reims en fut le Bethléem.

Mais c'est aussi Noël de l'an 800. Le petit royaume chrétien est devenu grand empire. A Rome, la main bénissante du pape Léon III dépose sur le front du grand empereur à la barbe fleurie, Charlemagne, la couronne d'or de l'empire romain ressuscité en Occident. Ce radieux Noël fut vraiment pour la France chrétienne plus qu'un Noël, une Epiphanie merveilleuse, une manifestation éclatante de la prédilection de Dieu.

Mais l'Epiphanie me rappelle qu'au moment même où la France allait s'effondrer à jamais, le 6 janvier 1412 l'étoile du salut brilla dans son ciel. Jeanne d'Arc naissait à Domrémy, c'est-à-dire dans

le petit village consacré à saint Remy, le baptiseur de la France. L'évêque qui avait sanctifié le premier artisan de la France chrétienne allait susciter la Libératrice du territoire et l'instrument de notre résurrection nationale.

Oui, m. f. le Noël chrétien nous fait comprendre que la voie des contradictions est, dans les desseins de Dieu, le chemin des triomphes définitifs du bien sur le mal. Ce qui est vrai dans l'histoire du Christ, ce qui est vrai dans l'histoire de l'Eglise, le sera comme il l'a déjà été, dans l'histoire de notre chère France. Soyez en convaincu : le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de Jeanne d'Arc ne nous abandonnera pas. Vive le Christ Jésus, qui aime encore ses Francs !

CAUTERIES SUR LA MESSE

IV

LA MESSE EST UN DRAME

Mes frères,

J'ai essayé de vous faire comprendre toute la beauté de notre messe. Je vous ai expliqué de mon mieux comment la messe prolongeait indéfiniment le Calvaire et permettait à la charité du Christ de se diffuser à travers les siècles et les continents.

Aujourd'hui, je voudrais tirer avec vous les conséquences, magnifiques elles aussi, de cette doctrine.

I. — *Les participants*

De ce que nous avons dit de la messe se dégage cette idée que la *messe est un drame* au sens strict du mot, c'est-à-dire non pas une *cérémonie* comme on dit souvent ; non pas un *spectacle* que l'on regarde ; non pas *un ensemble de prières et de chants* qu'on écoute, mais un drame, donc une *action* qui est en train de se faire et où, m. f., vous êtes tous acteurs, c'est-à-dire où vous avez un rôle à jouer, non seulement le célébrant comme on le croit communément (rappelez-vous l'expression populaire : « il fait la messe »).

Pourquoi ? parce que, *en un certain sens, vous êtes tous prêtres.* Assurément, au sens strict, ce nom est réservé à ceux qui ont reçu avec l'ordination sacerdotale le rôle de médiateur entre Dieu et les hommes. Seuls ils ont à la messe le pouvoir de consacrer le corps et le sang du Christ. Mais chaque chrétien, du fait de son baptême qui l'a inséré dans le Christ et l'a fait membre du Prêtre souverain et éternel, participe au Sacerdoce du Christ. Imagination, rêveries pieuses ? Rappelez-vous les paroles de S. Pierre écrivant aux baptisés : « Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte » (I Pet., II, 5) ; et S. Augustin précise encore : « Nous appelons tous les chrétiens prêtres parce qu'ils sont les membres du Prêtre unique ».

D'ailleurs, au cours de la messe nous rencontrons de multiples textes liturgiques qui viennent confirmer cette consolante doctrine. Pensez à l'*Orate fratres,* — au Memento des vivants, — à l'*Hanc igitur,* — à l'*Unde et Memores.* — Jamais le prêtre ne dit « je vous offre » mais toujours « nous vous offrons ». Pensez également à ces appels réitérés que le prêtre adresse aux fidèles présents au sacrifice : *Dominus vobiscum, — Orate fratres, — Sursum corda,* etc., et par lesquels, lui, le célébrant il les invite à une collaboration effective.

Méditons cette consolante vérité : chaque fois, que moi, simple fidèle, j'assiste à la messe, je présente moi-même à Dieu le Père, la vie, les souffrances, la mort de mon Rédempteur et mon Rédempteur lui-même, et avec la vie, les souffrances et la mort de Jésus-Christ, mes propres souffrances, mon travail quotidien, mes difficultés, mes efforts, ma vie entière et l'acceptation de ma mort quand Dieu voudra. Comprenez bien, une fois pour toutes, qu'un vrai chrétien n'assiste pas à la messe, *il y participe.* Il ne suit pas sa messe, mais il s'y engage comme offrant et comme offert, comme prêtre et comme victime. Si je n'apporte à la messe qu'une attitude passive ; si je me contente de regarder, d'écouter et de sentir, je ne joue pas mon rôle, je suis un poids mort et par ma faute le drame se joue mal. J'abandonne au célébrant une action pour laquelle il devrait sentir tous les fidèles présents, vivants et actifs derrière lui.

II. — *Participation collective*

Il faut donc participer activement à la messe, non pas la regarder, mais l'offrir.

1. Mais notre participation à la messe, m. f., sera complète si elle est *collective.* Je m'explique. Parler de ma messe, de mon offrande, de ma présence active, c'est bien si par ces expressions je veux affirmer cette vérité que la messe n'est pas l'œuvre du prêtre seul, mais aussi mon œuvre à moi. Mais ce ne serait plus conforme à l'esprit de l'Eglise si j'entendais par là plus ou moins clairement que chaque offrande monte de son côté parallèlement aux autres. C'est *notre* offrande qu'il faut dire, *notre* messe, et non pas *mon* offrande, *ma* messe. Je ne suis pas seul dans cette église où se célèbre la messe. Il y a au moins le prêtre avec moi et il est toute l'Eglise de Dieu en prières avec le Christ. Il y a généralement d'autres fidèles à mes côtés. Pendant ce temps, d'autres messes se célèbrent dans les églises voisines, dans les autres pays, dans la chrétienté universelle. Il ne s'agit pas de plusieurs sacrifices mais d'un seul, puisqu'il n'y a qu'un prêtre et qu'une victime. La messe s'achève au ciel et toutes nos messes de la terre rejoignent cet unique sacrifice.

2. *Je ne suis pas seul non plus à avoir des besoins,* — chacun a les siens. Ni à connaître la souffrance, la tentation. Ni à faire des efforts, ni à travailler. Chacun a son offrande à faire, chacun la fera-t-il de son côté ? Non, ce n'est pas l'esprit de l'Eglise. « Portez les fardeaux les uns des autres », dit S. Paul. Offrons-les donc ensemble par Celui qui les porte tous. Nous désintéresser des autres dans notre offrande, ce ne serait pas catholique. Le Christ les aime, et je ne puis prier dans son esprit en les excluant pratiquement de ma prière comme s'ils n'existaient pas. « Pense à moi et je penserai à toi », disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne. « Pense aux miens et je penserai à toi » pourrions-nous transposer, car il est dans les siens.

3. *Enfin, puisque la messe est la chose de l'Eglise, ne cherchons pas à l'accaparer.* On rencontre parfois des personnes pieuses qui rêvent, comme messe idéale de celle où il y a le moins de monde possible, où elles ont la paix et un prêtre pour elle presque toutes seules. Ce n'est pas l'esprit catholique. Notre idéal doit être au contraire de nous serrer en esprit les uns contre les autres, de faire corps avec eux,

de constituer avec eux une communauté. Un même caractère, le caractère baptismal nous marque tous, nous les baptisés, à la même ressemblance, celle du Christ. Une même vie, celle de Dieu, circule en nous, membres vivants du corps mystique ; elle nous rend frères. Et sur l'autel, il y a notre Chef vivant, notre Tête unique, le signe de notre unité, le lien de notre amour.

Cela nous dicte notre attitude pratique à la messe : ne pas nous isoler, dans un petit coin bien tranquille pour faire à loisir nos dévotions privées. Ne pas refuser de nous perdre dans la foule, nous ne perdons rien en nous perdant ainsi, au contraire, nous gagnons, chacun est fort de la force de tous. Ne nous déclarons pas gênés par la prière commune. Allons donc ! quand on exécute sa partie dans une chorale ou dans un orchestre, est-on gêné par les autres exécutants ? Quand on participe à une acclamation populaire, est-on gêné par les autres manifestants ? Quand on marche au pas avec des camarades à la même cadence, au même rythme, est-on gêné par le pas des autres ? On est porté, au contraire, le pas de tous porte la marche de chacun ; l'harmonie de l'ensemble donne à chaque partie sa valeur ; l'enthousiasme de tous soulève et décuple l'adhésion de chacun. Et cela dans la totale liberté, car il ne s'agit pas ici de contrainte extérieure, mais d'un unisson voulu, créé par notre adhésion de cœur dans l'unique cœur du Christ.

D'ailleurs, là encore les prières de la messe sont pour nous une précieuse indication. L'Eglise ne dit pas : *je*, elle dit : *nous*, et ce n'est pas un pluriel de majesté, c'est un pluriel de réalité ; elle dit : *nous*, parce que *nous sommes une multitude.* Quelle erreur et quel appauvrissement de penser : « je » pendant ce temps ! Qu'on n'hésite donc pas à dialoguer la messe avec les autres, qu'il n'y ait pas dans notre Eglise au moment du sacrifice une juxtaposition de chrétiens, chacun occupé aux formes personnelles de sa piété, mais qu'une seule communauté priante.

* *

Dimanche prochain nous tirerons encore d'autres conclusions aussi belles et aussi pratiques. En tout cas, que déjà ainsi comprise votre messe devienne bien le centre de votre vie. Non plus une corvée mais un vrai besoin. Que votre messe de chaque matin ou de chaque dimanche devienne, je le souhaite de tout cœur, le tremplin de votre vie spirituelle.

Amen.

V

COMMENT PARTICIPER A LA MESSE

Mes frères,

Nous avons déjà tiré quelques magnifiques conséquences de la vraie doctrine sur la messe. *Plus de messe-spectacle*, avons-nous dit, donc plus de ces messes que l'on se contente de regarder. Mais au contraire, tous ensemble, participons à ce drame qu'est la messe ; offrons collectivement notre messe.

Et j'ajoute aujourd'hui deux autres conclusions non moins logiques et non moins belles :

I. — *La vraie manière de participer à la messe, c'est d'y communier*

C'est ainsi que faisaient toujours nos frères les premiers chrétiens. Offrir la messe sans communier reste sans doute une bonne chose, mais incomplète. Notre participation n'y est pas totale, et les bienfaits que nous pouvons en retirer ne nous seront pas donnés en plénitude parce que nous n'avons pas communié à la Victime offerte.

1. En effet, *le Christ sacrifié doit devenir le Christ nourriture,* puisque c'est sous cette forme qu'on s'unit totalement au sacrifice. Nous avons apporté nos offrandes, matière du sacrifice ; Dieu les a agréées au point de les faire devenir le Corps et le Sang de son Fils. Il nous les rend ainsi divinisées, lui qui n'est jamais en reste de générosité. Et ainsi l'offrande que nous avons faite de nous-mêmes, d'un seul coup, en bloc, à l'offertoire, il nous aidera à la réaliser effectivement, goutte à goutte dans notre journée tout entière. Si nous ne recevons pas ce don divin, il nous sera plus difficile d'accomplir cette réalisation pratique de ce don à Dieu au milieu de notre travail, de nos joies, de nos peines, de nos tentations.

Autrement dit : *Dieu veut se donner à qui se donne.* Et voilà pourquoi, après nous avoir donné à Dieu par le Christ, la messe s'achève par la communion qui nous donne Dieu par le Christ. Ne pas communier à la messe, c'est donc laisser sa messe inachevée, tronquée, mutilée. Ne pas communier, c'est nous isoler du Christ, nous murer dans notre insignifiance et dans notre faiblesse. Communiez, m. f., à chacune de vos messes pour recevoir le grand ouvrier qui viendra travailler dans le chantier de votre âme pour la pénétrer de sa Lumière, la pétrir de sa Force, la faire étroitement sienne, la transformer pour qu'à son tour elle devienne un transformateur dans son milieu. — Communion de désir.

2. Mais pour que la Communion nous procure cette force, *ne la séparons pas de la messe.* Je m'explique. Trop de fidèles font de la communion une démarche isolée, coupée du saint sacrifice. Ils vont jusqu'à communier, sans aucune raison valable, avant la messe « afin d'avoir tout le temps de bien faire son action de grâces ». Ils oublient l'importance primordiale de la préparation, grâce à laquelle on se dispose à produire en communiant cet acte d'amour parfait qui, selon S. Thomas, permet de profiter au maximum de la nourriture qu'on reçoit. Or, cette préparation, c'est la messe, sacrifice qui nous la permet ; par ses rites et ses prières, par les sentiments de pénitence, d'humilité, de supplication, de foi qu'elle fait naître en nous, et surtout par l'acte de générosité qu'implique le sacrifice, elle amène notre cœur à le produire. Séparer l'Eucharistie-communion de l'Eucharistie-sacrifice, ne regarder la consécration que comme un rite productif d'hosties à consommer ou à regarder, c'est anémier la piété eucharistique, c'est oublier qu'hostie veut dire victime, « matière d'un sacrifice ». En un mot, c'est risquer de ne plus voir en cette hostie la forte nourriture destinée à faire de nous des sacrifiés avec le Christ, mais davantage peut-être un dessert qui enchante et console.

3. Enfin, dans notre communion aussi, *nous apporterons cet esprit communautaire* dont nous avons déjà parlé pour l'offrande. S'il est vrai que le Christ venant en nous par la communion nous apporte une nourriture qui nous est propre, il est vrai aussi que cette nourriture nous unit à tous nos frères communiants. Quand nous allons à la Table Sainte, quand une hostie est donnée à chacun, Jésus ne se divise pas en d'innombrables morceaux pour contenter cha-